

Luciana Clevering

L'affaire Praslin

Un crime conjugal sous la monarchie de Juillet



L'Harmattan

L'affaire Praslin
Un crime conjugal
sous la monarchie de Juillet

Luciana Clevering

L'affaire Praslin
Un crime conjugal
sous la monarchie de Juillet

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2014
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-03556-7
EAN : 9782343035567

*A la mémoire
d'Eugénie Lemaire-Aussems*

Remerciements à :

*Michèle Baumgärtner pour son aide
dans mes recherches,*

*mes enfants Fabrizia et Alexander
pour leur soutien,*

mon mari pour sa patience.

AVANT-PROPOS

Le 18 août 1847, sous la monarchie de Juillet finissante, un crime fut commis qui surprit et indigna le pays. Une apparente histoire de ménage à trois dans un luxueux hôtel particulier du Faubourg Saint-Honoré.

La duchesse de Praslin, âgée de 40 ans et mère de neuf enfants, avait été assassinée par son mari de 30 coups de poignard. Ce crime fit couler beaucoup d'encre. On écrivit des livres et des milliers d'articles de journaux. Et énormément d'erreurs. Encore aujourd'hui, on croit à une version de l'Affaire Praslin qui ne correspond pas du tout à la réalité.

La vérité n'arrangeait pas les autorités de l'époque, ni la parenté illustre et il fallait à tout prix préserver l'image de la victime.

Il est vrai qu'en 1847, tout de suite après le drame, la Cour des pairs avait publié une version expurgée de l'Affaire, une correspondance tronquée. Une main bien pensante avait sélectionné les lettres de la duchesse, immédiatement après le crime, n'hésitant pas à changer quelques dates. Et une partie des correspondances saisies fut délibérément occultée. Il fallait présenter la victime comme une femme admirable et irréprochable. Et la gouvernante comme une intrigante. On pleura dans les chaumières un peu partout en Europe en lisant les extraits des lettres de la duchesse.

Le duc Pasquier, Chancelier de la Chambre des pairs, maquilla donc l'Affaire Praslin pour accréditer la thèse d'un crime passionnel qui ne tient pas à l'analyse des faits, à l'étude

des documents disponibles. Quand on consulte le dossier de l'assassinat de la duchesse de Praslin, et surtout les lettres du duc, conservées aux Archives nationales, mais jamais diffusées dans le public, on lit noir sur blanc qu'il n'était pas du tout amoureux de la gouvernante et n'avait pas de liaison avec elle. Le mari ne tua donc pas par amour pour Mademoiselle Deluzy. Il tua pour d'autres raisons. Ces lettres embarrassèrent tellement les autorités qu'on ne les trouve dans aucun journal de l'époque. Heureusement, elles ne furent pas détruites et on peut les consulter. D'autres documents disparurent et on en a très peu de traces, mais assez pour comprendre ce qui se passa.

J'ai voulu tout revoir par le début en m'appuyant sur des documents d'origine et en vérifiant des dates, j'ai lu des procès-verbaux et des interrogatoires. J'ai retrouvé des documents inédits qui racontent ce que devint après l'Affaire Praslin la gouvernante tant vilipendée. Le Journal de la duchesse de Praslin, qui fut enfermé 100 ans dans l'Armoire de Fer, a livré quelques secrets. Quand on compare ses vraies entrées avec celles, maquillées, du recueil de lettres officiel publié par la Cour des pairs, on voit que des détails ont été délibérément cachés au public, pour charger un peu plus la gouvernante. Des phrases qui accusaient la duchesse douairière d'avoir éloigné son fils de sa femme, par des médisances ou des calomnies, sont supprimées. Il fallait absolument protéger une famille puissante.

Vers 1907, Albert Savine eut la patience de déterrer aux Archives nationales toutes les pièces du dossier qu'on pouvait encore trouver et dont certaines ne furent jamais publiées. Stanley Loomis eut la même patience une cinquantaine d'années plus tard.

Savine et Loomis lurent la correspondance des protagonistes de cette histoire. Ils trouvèrent donc des documents qui jettent une tout autre lumière sur l'assassinat de la duchesse de Praslin. Savine écrivit un livre en 1908 qui fit l'effet d'une bombe et qui évoquait un inceste. Il fut le premier à publier les lettres du duc à la gouvernante. Cependant il n'eut pas à cette époque accès au Journal toujours conservé dans l'Armoire de Fer.

Les mobiles du crime ne sont pas ceux que le duc Pasquier et la Cour des pairs essayèrent de faire croire au public. Et comme le dit Stanley Loomis dans un livre remarquable, « A crime of passion », la passion que l'on trouve dans cette histoire, ce n'est pas l'amour mais la haine.

Les autorités de l'époque occultèrent toute la correspondance des filles de la victime. La raison du crime s'y trouvait. La famille Sébastiani qui avait des appuis à la Cour put récupérer toutes les lettres des jeunes filles. Il fallait absolument trouver un bouc émissaire pour expliquer la folie meurtrière d'un membre de la haute noblesse. La gouvernante tombait à point. Il fallait surtout cacher que la profonde mésentente du couple de Praslin était antérieure à son arrivée dans la famille. Et ne pas montrer au public que la duchesse, le dernier mois de sa vie, avait des choses à se reprocher.

Toutefois, la version expurgée et biaisée de l'affaire par les autorités de 1847, et les inexactitudes rapportées par les journaux prirent tellement racine dans la mémoire collective, qu'au XXI^e siècle, des faits erronés circulent encore dans des magazines. Dans la bonne société parisienne de la moitié du XIX^e siècle, les familles alliées aux Praslin, Coigny, Breteuil et Sébastiani propagèrent d'autant plus facilement des calomnies que deux protagonistes de l'Affaire étaient morts et la troisième, une sans-grade, était assassinée, de réputation.

En 1847, dans les semaines qui suivirent le drame, le peuple montra sa colère parce qu'il pensait que les autorités avaient favorisé le suicide du duc, pour qu'il échappe à la guillotine. Ce n'était pas tout à fait faux ni tout à fait vrai. Ce que l'on avait certainement favorisé c'était une version mensongère d'une affaire criminelle dans les hautes sphères de la noblesse, rejetant la faute du crime sur une personne qui y était tout à fait étrangère. Donc, les accusations de l'époque sur la justice de classe n'étaient pas tellement infondées.

Le récit aura un ordre chronologique, avec présentation des personnages, notices biographiques et déroulement des faits.

Les dates sont très importantes si l'on veut comprendre l'Affaire Praslin. Je passerai en revue les événements qui précèdent le crime, qui eut lieu le 18 août, et ceux qui le suivent. Je mentionnerai des entrefilets de journaux de l'époque.

Quelques détails sur le contexte social, historique et littéraire seront insérés. A ma connaissance, aucun auteur n'a analysé la psychologie des deux femmes de cette histoire et j'ai essayé de donner ma vision de ces personnalités riches et complexes. Peu d'écrivains ont montré de la compréhension pour les deux femmes ; la compassion pour l'une excluant automatiquement la compassion pour l'autre.

Enfin, un dernier chapitre raconte ce que devint Henriette Desportes, dite Deluzy, après 1847. Des documents américains ont pu étoffer le peu de choses que nous savions sur la seconde vie de la gouvernante de l'Affaire Praslin. Ce n'est pas la partie la moins surprenante de cet ouvrage.

INTRODUCTION

Un universitaire écossais, le Dr. James Mc Cosh, qui deviendra dans les années 1870 président de l'université du New Jersey, raconte que lors de son premier séjour aux Etats-Unis en 1866 il rencontra à un dîner Harriet Beecher Stowe, auteur de *La case de l'Oncle Tom*. L'hôte était un certain Henry M. Field, directeur-éditeur d'un important journal américain de la Côte est : *The Evangelist*. Il fut très étonné du niveau des discussions qui n'avait rien à envier à celui de certains cercles intellectuels d'Edimbourg, Berlin ou Heidelberg. Il fut encore plus étonné de voir que la maîtresse de maison qui jusque-là, pleine de tact, avait voulu rester un peu en retrait, était nettement au-dessus du lot des invités. Instruite, intelligente, sensée (« she had a master mind that towered above the others »), cette dame avait une conversation piquante et spirituelle. Ses connaissances étaient aussi variées que solides, et il déclara par la suite qu'en Amérique il n'avait jamais rencontré une femme aussi remarquable.

Cette femme remarquable était Henriette Field, née Desportes et autrefois appelée Mademoiselle Deluzy.

Comment l'ancienne gouvernante des Praslin, après une incarcération à la Conciergerie, et un non-lieu trois mois après le drame du 18 août 1847, s'était-elle retrouvée dans la bonne société new-yorkaise ?

Ce sera le dernier chapitre de mon récit.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LE DRAME

I

Un mariage dans le monde

Tout commença comme un conte de fées. On était en 1824 sous la Restauration. Les mariés étaient jeunes et s'aimaient. La jeune fille était très riche et le jeune homme très noble. Rosalba-Altarice-Françoise Sébastiani, appelée familièrement Fanny, née en mai 1807, avait jeté son dévolu sur Théobald, marquis de Praslin, 19 ans, fils aîné du duc de Praslin.

Le père de la mariée était le général Horace Sébastiani, qui avait fait une brillante carrière sous l'Empire. Né en 1772 en Corse dans la bourgeoisie, sans la Révolution il n'aurait pu faire une ascension sociale qu'en entrant dans les ordres. La fin de l'Ancien Régime lui permit de gagner ses galons pendant les campagnes d'Italie de Bonaparte.

Il aide celui-ci à conquérir le pouvoir consulaire et devient un homme important peu avant le couronnement de Napoléon. Blessé à Austerlitz, il rentre à Paris et en 1806 épouse Fanny de Coigny, cousine de la célèbre Aimée, immortalisée par André Chénier dans son poème « La jeune captive ». Le couple part pour Constantinople où le général Sébastiani est nommé ambassadeur auprès de la Sublime Porte. Fanny meurt en 1807, trois semaines après avoir mis sa fille au monde. L'enfant sera appelé Fanny comme sa mère et élevé par sa grand-mère la marquise de Coigny, qui fut galante au XVIII^e siècle mais dévote au XIX^e. Le jeune oncle de Fanny, Gustave de Coigny, était le fils du beau Lauzun.

Le père du marié était Charles-Félix de Choiseul-Praslin, 4^e duc de Praslin à la mort de son père qui avait survécu à la Terreur. Il se rallia à Napoléon, fut créé comte d'Empire et devint le Chambellan de l'Empereur. Il ne s'entendait pas du tout avec sa femme, fille du comte de Breteuil, mais eut tout de même six enfants avec elle. Théobald était l'aîné. Charles-Félix avait hérité du beau château de Vaux, dans un triste état, après la Révolution et des années d'abandon, mais il n'y fit pas de grosses réparations. Il était très avare et ce fut la dot de Fanny qui contribua par la suite à rénover à grand frais l'ancienne demeure du surintendant Fouquet.

Fanny Sébastiani fut outrageusement gâtée par une aïeule qui la considérait comme la huitième merveille du monde, un arrière-grand-père et un jeune oncle. Elle vécut principalement dans la famille de Coigny avant son mariage.

La carrière du général Sébastiani marquait le pas au moment du mariage de sa fille. Sous l'Empire il n'avait pas fait une grande carrière et n'était jamais parvenu à accéder au premier cercle, celui des maréchaux, mais il avait amassé une très grosse fortune, probablement très bien placé son argent, et son train de vie n'avait rien à envier à celui des plus grands seigneurs de l'époque.

Fanny Sébastiani avait remarqué Théobald de Choiseul-Praslin, fils du 4^e duc de Praslin, à quelques bals. Elle déclara à son père qu'elle n'épouserait pas le fils du duc de Fitz-James, prétendant retenu par le général. Pas très enthousiaste, Sébastiani céda et le mariage eut lieu en automne 1824. Théobald avait envisagé d'intégrer Polytechnique, comme son père, mais il y renonça et préféra gérer sa fortune et celle de sa femme. C'était un jeune homme assez paresseux et dépourvu d'ambition. Toutefois, en 1839, il accepta de devenir député de Seine-et-Marne mais ne resta à la Chambre que trois ans.

Le couple alla s'installer à l'hôtel Sébastiani chez le père de la jeune femme. Il occupa le rez-de-chaussée, le général se

réserva le premier étage, et les enfants qui naquirent plus tard vécurent au second et dernier étage qui était mansardé.

L'hôtel Sébastiani, luxueuse demeure, se trouvait à l'époque au 55 du Faubourg Saint-Honoré. C'était l'ancien hôtel de Saxe et le général l'avait acheté à son retour de Constantinople, en 1808.

Il avait été construit au XVIII^e siècle sur l'emplacement d'un grand jardin ayant appartenu à madame de Pompadour. Du côté Faubourg Saint-Honoré, on ne voyait que la haute porte cochère cintrée, quasi étranglée par deux hôtels particuliers. Celui de droite, l'hôtel de Castellane, était séparé du palais de l'Élysée par un chemin herbeux où une marchande de lait de chèvre faisait paître ses bêtes.

De la porte cochère, entre les murs des deux constructions voisines, une longue avenue de 60 mètres de long et de cinq mètres de large débouchait sur la vaste cour d'honneur de l'hôtel Sébastiani. Derrière le bâtiment s'étendait jusqu'à l'avenue Gabriel un beau jardin, fermé par de doubles grilles.

L'hôtel Sébastiani fut rasé vers 1860 et la rue de l'Élysée passe par ce qui était autrefois son jardin.

Après l'assassinat de la duchesse de Praslin en 1847, l'architecte Crétin fut chargé par la Cour des pairs de tirer les plans de l'hôtel et de la chambre de la victime. Ces plans figurent au dossier de l'Affaire Praslin et ils sont reproduits dans cet ouvrage comme dans tous ceux écrits sur l'Affaire. Le 5 septembre 1847, un journal illustré anglais publia les plans et des images de l'hôtel Sébastiani, avec la façade sur jardin et une vue de l'avenue Gabriel où l'on aperçoit les murs et la grille de l'hôtel.

En France, à l'époque du crime, on diffusa aussi l'image de la porte cochère flanquée de deux colonnes, côté Faubourg Saint-Honoré. Et aussi celle de la façade de la maison côté jardin.

Il ne reste donc de l'hôtel Sébastiani que des reproductions de gravures mais elles permettent de se faire une idée exacte de la résidence de la famille Sébastiani-Praslin.

Les étés se passaient au Vaudreuil où Fanny possédait un château appelé l'Orangerie, et hérité de sa mère Fanny de Coigny. Le couple allait parfois à Vaux-Praslin, ou Praslin comme on appelait la propriété, mais ce ne fut qu'en 1841 à la mort du père de Théobald qu'ils y allèrent régulièrement tous les étés.

Le château de Vaux joue un grand rôle dans ce récit. Avant de rencontrer son futur mari, Fanny avait été éblouie par cette magnifique demeure, et elle avait rêvé d'en devenir un jour la châtelaine. Après son mariage, elle voulait lire tout ce qui lui tombait sous la main pour mieux connaître l'histoire du château. Elle se fit prêter ou indiquer des livres à ce sujet par Victor Cousin, homme très érudit, philosophe réputé et pair de France, dont nous aurons souvent l'occasion de parler. Par le plus grand des hasards, son nom accompagne ce récit du début jusqu'à la fin.

Le château était entré dans la famille de Choiseul en 1764 et son propriétaire prit le titre de duc de Praslin. Le domaine fut alors appelé Vaux-Praslin. Théobald en hérita en 1841 à la mort de son père quand il devint le 5^e duc de Praslin. Jusqu'à cette date, il ne fut que le marquis de Praslin.

La chute de Charles X et la monarchie de Juillet remirent en selle le général Sébastiani qui avait toujours soutenu les Orléans. Il devint ministre en août 1830 et maréchal de France en 1840. Il rallia son gendre, d'une famille légitimiste, à la nouvelle monarchie. Chargé d'honneurs par Louis-Philippe, il était très influent dans les hautes sphères du pouvoir et, indirectement, il joua un rôle néfaste dans le drame de Praslin.

Les jeunes époux étaient très amoureux et l'entente fut bonne pendant des années. Les enfants arrivèrent très vite, et à

des dates assez rapprochées. En 15 ans de mariage, le couple eut dix enfants, dont neuf survécurent.

Cette fratrie se présentait ainsi :

Isabelle, née en septembre 1826. Elle se marie en 1845 et Fanny devient grand-mère un an après.

Louise, née en juin 1828. Elle sera l'élève préférée de Mademoiselle Deluzy.

Berthe, née en février 1830, élevée avec Louise.

Aline (août 1831), Marie (juillet 1833) et Léontine (octobre 1835) sont élevées au pensionnat du Sacré Cœur au moment de l'Affaire et elles interviennent peu dans le cours de ce récit.

Gaston (avril 1834) et Horace (février 1837) sont, en 1847, élevés chez un maître de pension, Monsieur Boussu, et Raynald (juin 1839) devra un jour les rejoindre.

Raynald sera le dernier enfant du couple et après sa naissance, Théobald de Praslin se détachera de sa femme et n'aura plus de relations intimes avec elle.

Elle le vivra très mal.

II

Période 1837 – 1^{er} mars 1841

Fanny de Praslin, après de nombreuses grossesses, n'a pas surveillé sa ligne et est devenue obèse. D'après les rapports de l'autopsie, elle pesait plus de 100 kg à sa mort.

Déjà en 1830, Victor Hugo qui l'avait rencontrée dans le monde, à l'âge de 23 ans, disait qu'elle était « belle et grasse ». Mais au cours des années qui suivirent, elle devint énorme.

Ce n'est peut-être pas une coïncidence si les dissensions entre les époux, l'éloignement du mari qui délaissera le lit de sa femme, commencent au moment où la beauté de Fanny se fane. Elle avait toujours eu un caractère emporté, capricieux, avec de brusques changements d'humeur mais c'est après huit grossesses et la disparition de sa beauté que son mari commencera à se détacher d'elle.

Théobald est calme, froid et peu expansif. Du début de son mariage jusqu'à sa mort, la marquise puis duchesse de Praslin affichera un amour fou pour son mari. Qui de son côté éprouva très vite un amour fou pour ses enfants.

On peut dire qu'au fil des naissances Théobald de Praslin se découvrit une passion pour la paternité. Le docteur Louis, médecin de famille, le remarqua et dit qu'il avait toujours un enfant sur les genoux et parfois dans le dos. Fanny était plus épouse que mère, son mari était plus père qu'époux. D'ailleurs, c'est l'amour du père pour ses enfants qui déclencha le drame, comme nous le verrons par la suite.

Stanley Loomis dit que si le duc de Praslin avait exercé une fonction après son mariage, par exemple à la Cour, il n'aurait pas eu le temps de s'occuper tous les jours et à toute heure de l'éducation de ses enfants et se serait attiré beaucoup moins d'ennuis. Ce n'est pas faux, car son souci des enfants était quelque chose d'obsessionnel et on pense parfois au Père Goriot quand on voit son attachement excessif à ses filles, surtout les deux aînées, Berthe et Louise, à l'époque du drame. Cela m'a beaucoup frappée en lisant la correspondance parvenue jusqu'à nous, et bizarrement, à part Pierre Chainé, aucun écrivain n'a relevé cette prédilection obsessionnelle. Le père de neuf enfants, sur son lit de mort, n'évoque que les deux filles en question. Et à deux reprises.

Les douze premières années du mariage se passent assez bien. Théobald gère les biens de sa femme, et quand il lui écrit, du Vaudreuil ou de Vaux-Praslin, il lui envoie des lettres « bourgeoises » où il parle d'achats pour le ménage, de fermages, de coupes de bois, d'invitations à dîner. En 1835, le ton des lettres du marquis montre un père attentif au bien de sa famille, un mari affectueux.

L'étoile du général Sébastiani monte, il devient un personnage important dans le gouvernement de Louis-Philippe et fréquente la famille royale. Il devient pair de France et veut associer son gendre à sa gloire. En 1837, il le pousse à devenir chevalier d'honneur de la nouvelle duchesse d'Orléans, Hélène de Mecklembourg qui vient d'épouser le fils aîné du roi. Théobald de Praslin n'est pas ambitieux, ni mondain, et il répugne à l'effort. Gérer le patrimoine de sa femme et s'occuper de leurs enfants lui suffit amplement mais il accepte le poste. Il devient ensuite pair de France en 1845 mais ne se distinguera jamais à la Chambre des pairs. Il ne s'était pas non plus distingué à la Chambre des députés où il n'avait siégé que pendant trois ans.

Les querelles dans le couple ont toujours existé. Eclats d'humeur, réconciliations, repentirs, nouvelles discussions se succèdent. Au début ce n'est pas trop grave, mais cela empirera

au fil du temps. Le marquis de Praslin évite autant qu'il le peut les disputes. Le général Sébastiani connaît le caractère emporté et capricieux de sa fille trop gâtée dans son enfance et ne veut pas intervenir dans les affaires du couple. Il vit au premier étage de son hôtel et reçoit tous les soirs à dîner sa fille et son gendre. Quand les enfants seront un peu plus grands, ils viendront dîner avec eux, deux par deux à tour de rôle.

Dans une lettre manuscrite de Fanny, datée de 1836, et appartenant à une collection privée, on lit : « ...je veux croire que tout ira bien et que tu es trop bon pour m'en vouloir toujours, et me fuir et être honteux de ma tendresse. » Donc, déjà en 1836, on trouve des fausses notes dans leur entente, voire leur intimité. Déjà à cette date, la « tendresse » de sa femme semble déplaire au mari.

En effet, d'après les écrits dont on dispose, on dirait qu'après 1837 Théobald regrette souvent, ou toujours, les moments d'intimité avec son épouse. Il voit cela comme de la faiblesse de sa part...

À partir de 1837, on sent une lassitude chez le mari. Un jour, il menace sa femme d'une séparation. Le duc de Praslin dit à son fils d'être patient, après tout, la fortune de sa femme lui permet de rénover le château de Vaux qui est un gouffre financier. Dix ans plus tard, c'est Fanny qui fera ce genre de menaces et il ne le supportera pas.

En janvier 1838, on peut dater une grande dispute du couple. La première d'une longue série. Fanny est impatiente et colérique. Elle a été une enfant qui obtenait tout ce qu'elle désirait et ne supportait pas la moindre frustration. Son mari commence à s'éloigner d'elle. Le marquis de Praslin lui reproche son caractère difficile, mais elle l'a toujours eu et on dirait qu'à présent il ne le supporte plus. Il fuit, évite les affrontements, et s'absente fréquemment, souvent il va à la campagne dans les châteaux de la famille. Parfois à Londres. Pas une seule fois nous ne trouvons dans le courrier des allusions à l'embonpoint de la future duchesse. Le mari met